

The book cover features a dark blue, textured background. Scattered across the surface are several white, five-petaled flowers with dark centers, some appearing to be in bloom and others as petals. There are also several light blue, five-pointed stars of varying sizes. The title is written in a glowing, light blue, serif font, arranged in four lines: 'JE', 'L'AI', 'TOUJOURS', and 'CONTEMPLÉE'. The text has a slight shadow and a shimmering effect, making it stand out against the dark background.

JE
L'AI
TOUJOURS
CONTEMPLÉE

ALISON LAMOTTE

Alison Lamotte

Je l'ai toujours contemplée

© Alison Lamotte, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8904-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages, lieux, organisations ou évènements existant ou ayant existé ne serait que purement fortuite.

Playlist

LONEPSI, *La pluie, c'est le passé qui revient* (1)

CODY FRY, *I Hear A Symphony* (2)

ZAHO DE SAGAZAN, *La Symphonie des Éclairs* (3)

SNOH AALEGRA, *Nothing Burns Like The Cold* (4)

BLEU SOLEIL & LUIZA, *Soleil Bleu* (5)

LIANA FLORES, *Rises The Moon* (6)

SOLANN, *Insomnie* (7)

PARIS PALOMA, *Labour* (8)

JAMES ARTHUR, *Car's Outside* (10)

POMME, *Anxiété* (11)

T.A.T.U, *All The Things She Said* (12)

JAMES QUINN, *Le Carrousel* (13)

GIRL IN RED, *I Wanna Be Your Girlfriend* (14)

VANILLE, *Suivre le Soleil* (15)

CONAN GRAY, *Family Line* (16)

TOM ODELL, *Can't Pretend* (17)

SOLANN, *Crash* (18)

LANA DEL REY, *Born To Die* (19)

THE MARIAS, *No One Noticed* (20)

CIGARETTES AFTER SEX, *Apocalypse* (21)

GRAND CORPS MALADE, *Nos Absents* (22)

PATRICK WATSON, *Je te laisserais des Mots* (23)

JORDAN CRITZ, *Starry Night* (24)

*À tous ceux qui ont perdu un être cher,
À tous ceux qui ont vu leur monde s'assombrir à son départ,
À tous ceux qui ont cru que la vie était terminée,
À tous ceux qui ont perdu leurs étoiles.*

Chapitre 1

« Elle est partie, Amel ! »

Moi ? Elle ? Terminer ? Comme le soleil qui vient nous quitter après une dure journée ? Comme l'instant où on comprend que l'enfance est passée ? Que l'insouciance nous a quittés pour nous faire avaler les responsabilités ? Comme la fin d'un été joyeux qui vient laisser place à un automne qui sème les peines et les maux ? Maux de cœur. C'est ce que je ressens, dès maintenant. C'est fini. Une ou deux fissures. Juste là. Des fissures qui remontent dans ma gorge. Étouffement. Je me sens étouffée. C'est fini. Ne me quitte pas. Pas toi.

Toi qui venais retenir le soleil. Toi qui venais séquestrer cet été joyeux. Toi qui faisais partir les vagues d'une mer déchaînée. Toi qui venais voler ma conscience vétuste pour y disséminer des pâquerettes. Symbole d'innocence et d'amour. Amour que tu me donnais, alors pourquoi le reprends-tu avec toi ? C'est fini. Trois semaines que je me suis accaparé de ton temps, laissant dans ma tête des temps radieux.

Je veux te retenir. Te retenir auprès de moi. Te dire à quel point je t'aime. Te dire à quel point tu m'obsèdes. Te dire à quel point mon esprit et mon cœur sont en haleine. Que tu as rapporté des pigments dans un film en noir et blanc ! Que mon souffle ne tenait qu'à une présence ! À tes yeux posés sur moi. À tes bras autour de mon corps frêle. À ces non-dits insoucians. Je t'ai adorée. Tu étais une inconnue il y a quatre mois. Une vingtaine de rendez-vous. Un baiser. Un câlin. Une larme. Une fissure. Un mal. Un. Un. Un. Un. C'est fini. Ne m'abandonne pas. Ai-été dans le trop ? T'ai-je fait peur ? Ai-je été gênante ? T'ai-je repoussée. Rien ne comptait ? Pourquoi ne peux-tu pas aller à mon rythme ? Ou alors, est-ce moi le problème ?

Pourquoi ne m'as-tu rien dit sur ce qui te gênait ? Donne-moi une explication ! Donne-moi une raison ! Dis-moi qui est fautive ! Dis-moi ce qui a remplacé le soleil ! Dis-moi pourquoi l'été est passé ! Dis-moi pourquoi tout est devenu froid ! Dis-moi pourquoi la mer est déchaînée ! Dis-moi pourquoi tu m'as volé des instants à jamais ! Je te déteste ! Je ne veux plus te voir ! Enlève-toi de mon esprit dès maintenant ! C'est moi qui dis que c'est fini ! Je t'abandonne ! Ce n'est pas toi qui m'abandonnes !

Demain, tu seras une inconnue ! L'inconnue méconnue de moi ! L'inconnue qui provoque des fissures. Des maux. Je déteste les inconnues. Je n'ai pas besoin du soleil ! Je n'ai pas besoin de l'été ! Je n'ai pas besoin d'une mer calme ! Je n'ai besoin de personne ! Je suis très bien toute seule !

Et après, je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé. C'est flou. Vague. Comme cette mer déchaînée. Il y a même un maelström, pas loin, dans cette mer. Un maelström portant mes peurs, mes angoisses, mes chagrins, et rendant ce souvenir très vague. Ses yeux turquoise me criaient « je suis désolée » et mes yeux verdâtres lui hurlaient « je te déteste ».

Notre relation était un conte de fées. Mais une fin calamiteuse. Combien de temps déjà a-t-il duré ? Quatre mois. Que c'est peu ! Mais assez pour que je l'adore. Assez pour que mon corps se sente en émoi. Assez pour que mon cœur s'emballe. Assez pour qu'elle vienne dans mes rêves. Assez pour qu'elle m'obsède. Assez pour que je me perde inlassablement dans ses yeux. Assez pour que je me fasse plein d'histoires dans la tête. Assez pour que je voie ma vie avec elle. Assez pour que je nous voie déjà mariées. Assez pour que cela me fasse tant de mal. Assez pour que je ressente cette douleur insurpassable. Je te plaisais, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui a changé ? Moi ? Toi ? Nous ? Et tu m'expliques que ça va trop vite. Il faut que cela aille vite. Vite. Rapidement. Comme un bolide. Comme une voiture. Comme une fusée. Que tout aille vite. Demain est demain. Aujourd'hui est aujourd'hui. Vivons à mourir. Demain, tu seras morte. Demain, je serai morte. Aujourd'hui, vivons à crever. Qu'on crève sous la vitesse de la vie. De l'enfance passée. De l'insouciance envolée. Je n'ai pas de temps à perdre. J'ai perdu trop de temps. Je ne suis pas à la recherche du temps perdu.

Et finalement, tu m'expliques que tu t'es lassée. Moi, je suis lassée des responsabilités. Lassée de cette boisson que je bois souvent. Lassée de ce bonbon que j'adore manger. Lassée de mes rêves. Lassée de mes cours. Lassée de mes parents. Lassée de ma famille. Mais je ne peux être lassée de personne. J'adore l'amour. Alors pourquoi ne l'adores-tu pas avec moi ? Pourquoi cela te fait peur ? Pourquoi es-tu effrayée de toutes les choses que je suis prête à te donner ? Pourquoi ne veux-tu pas de mon cœur ? Pourquoi ne puis-je accéder au tien ? Pourquoi t'ai-je donné toutes les raisons de m'abandonner ? Tu aurais dû m'expliquer. Tu aurais dû me faire comprendre que j'en faisais trop. Tu aurais dû. Bien avant que tu m'abandonnes. J'aurais ralenti. Je ralentis quand je parle

lorsque les bégaiements surviennent. Je ralentis mes doigts sur les touches de piano. Je ralentis face à la ritournelle de mes pensées. J'aurais ralenti pour toi.

Mais aujourd'hui, en cet instant, je te déteste. Je ne veux plus te connaître. Je ne veux plus entendre ton prénom. Ton prénom grave une honte en mon sein. Honte de t'avoir adulée. Honte d'avoir été probablement ridicule avec toi. Honte d'avoir tant montré de ma personne repoussante. Honte de toi. Honte de moi. Honte de nous.

À présent, je suis seule. Et elle, elle a fui. Elle est partie sans crier gare. Elle a emporté avec elle le peu de rayons de soleil de la journée. Et je lui ai retiré les nuages de la journée. Quelle réalité morne. Et depuis, tout est flou. Chaque matin, je vois ce même bol posé sur le comptoir de la cuisine. Ma chambre me paraît étroite. Et ma fatigue est noble d'elle. Chaque midi, je vois cette cuillère posée sur le comptoir de la cuisine. Ma chambre me paraît étouffante. Et ma fatigue est noble d'elle. Chaque soir, je vois cette même assiette posée sur le comptoir de la cuisine. Ma chambre me paraît asphyxiante. Et ma fatigue est noble d'elle. Et j'ai fini par l'oublier. Oublier son odeur.

Oublier à quel point elle était cette écume qui s'est éparpillée à travers les vagues. Provoquant en mon sein une vague à l'âme. Ô cette belle nymphe devenue écume, quel triste conte !

Là, mon cœur ne bat plus aussi fort. Je ne l'entends plus bourdonner dans mes oreilles. Je ne me sens ni rougir ni sourire en pensant à elle. Rien. Elle n'est plus rien. Et je ne me sens rien.

La pluie est musicienne. La pluie est odorante. Et la pluie est repoussante, se faisant fuir par la majorité de gens. Tout s'accélère autour de moi. Les gens se mettent à courir. Les gouttes s'amoncellent autour de moi. Et moi, je suis fixe parmi la foule qui court. Ils se cachent, jouant au jeu du cache-cache avec la pluie. Alors que moi, je reste fixe et tout me colle à la peau : mes vêtements, mes cheveux, ma solitude.

Les gouttes de pluie viennent jouer une mélodie. J'y vois mes doigts courir sur le piano. La frénésie pourrait en être effrayée. Le bitume semblable aux touches blanches. Et ces gouttes semblables à mes doigts. Elles s'écrasent. Elles laissent

des sensations. Et je me retrouve au mois de juillet, juillet dernier, sous cette pluie qui m'avait semblé torrentielle. Mon cœur était bien nomade. Et je ne faisais rien de plus que déambuler. Esprit déambulatoire. Cœur déambulatoire. Âme déambulatoire. J'étais ainsi. Je ne saurais dire pourquoi, lors de ce mois de juillet dernier, j'étais ainsi. Mais cela est un fait. Je crois que je suis un cœur solitaire contre mon gré. Et pourtant, mon cœur a tant à donner. Mes pieds entraînent la marche dans l'eau, imperturbable. Et mes yeux scrutent le ciel gris. Gris comme le toit de cet arrêt de bus.

J'attendais mon bus, calmement, ne me préoccupant guère du retard du véhicule. Habituellement, j'avais un chauffeur pour m'emmener à ma guise, mais je n'avais pas le cœur à voir sa tête. Il me fera de la lèche. Il me sourira. Et je n'avais aucune envie de lui sourire, et de lui ouvrir une parcelle de mon cœur. Je veux être parmi les inconnus, parmi les sans visage, parmi les méconnus. Je ne veux pas croiser mes connus. J'en ai assez. Mes fesses prennent place sur un banc, à l'abri de la pluie, malgré le fait que je l'aime. Et je fixe inlassablement les automobiles passées. Ils passent à toute vitesse. Eux aussi n'ont pas de temps à perdre. Et je n'ai pas eu le temps de captiver leurs images dans ma mémoire.

J'entends juste la pluie tomber et cela me suffit amplement. Laissez-moi une once de paix parmi les vivants du monde. Ces vivants sont les tintamarres de ce monde : les véhicules, la météo, les inconnus. Ces vivants me donnent des frissons inéluctables. Est-ce que je leur donne aussi des frissons à ces vivants ? Est-ce que je suis invisible face au monde ? Ou suis-je juste figurante ? Figurante d'un tout. Figurante d'un ensemble de vie éphémère. Et je suis aussi éphémère dans la vie des inconnus et des connus.

Est-ce que je serai aussi éphémère dans la vie de cette blonde ? Cette blonde assise à côté de moi qui regardait aussi le monde se défiler face à elle. Son téléphone était rangé dans la poche de son manteau, et elle observait le monde avec moi. Elle observait le monde alors que moi je la regardais. Elle semblait être une belle œuvre d'art tant elle était tachée de petites taches de café : ses taches de rousseurs peignaient son visage. Sa belle chevelure dorée égouttait l'eau de pluie et se collait à son visage harmonieux. Et ses longs cils venaient à leur tour peigner son visage en laissant des petites traces de maquillage sous ses yeux. Elle n'était que tâches. Et ce soir, je n'étais que tache parmi le monde bruyant et vivant. Cette blonde était sûrement la tache peinte des mains d'un grand artiste aimé et connu de tous. J'étais probablement la tache faite par erreur,